INTEGRATION ET IDENTITE

Partis seuls, de nombreux volontaires suisses sont rentrés avec une compagne ou un compagnon venant du Sud. En cette année internationale du Volontariat, GVOM souhaite valoriser l'apport capital pour la Suisse de ces personnes. Quatre d'entre elles nous livrent leurs témoignages sur leur intégration en Suisse ; comment ce changement de milieux les a affectées au niveau personnel, professionnel et culturel ; comment elles se sont adaptées.

Kathrine Leonore James Ramirez est mariée avec le médecin Marc Isler depuis une dizaine d'années. Ils ont quatre enfants, tous les quatre nés à Bluefields sur la côte atlantique du Nicaragua d'où Kate est originaire. Kate a fait la connaissance de Marc lorsqu'elle était enquêtrice et qu'elle participait à une étude avant le lancement d'un projet de prévention du SIDA dans sa région. Marc a été appuyé par GVOM en tant que coordinateur et conseiller de ce projet durant sept ans. Kate a collaboré à ce projet de façon régulière.

Comment se passe l'intégration pour toi qui es récemment arrivée en Suisse?

Je ne peux pas encore dire grand chose sur mon intégration en Suisse, car je commence juste ce processus. Nous sommes ici depuis huit mois et le temps passe très vite. Il y a des jours où je me sens triste, mais ce n'est pas aussi dur que durant les trois premiers mois. Je suis en contact avec ma famille par téléphone et par courrier. Cela m'aide beaucoup. Il y a quelques années, cela aurait été beaucoup plus dur car c'était très difficile d'obtenir une ligne avec Bluefields.

Tu travaillais à Bluefields. As-tu déjà trouvé du travail ?

Actuellement je travaille à la maison mais j'aimerais bien aussi faire autre chose. Une fois par semaine j'aide les enfants du jardin d'enfant à traverser la route. Peu de gens parlent l'anglais dans le village et pour l'instant il ne m'est pas facile de communiquer, mais je crois que peu à peu je vais m'y mettre. Je suis en train d'étudier l'allemand. Alors qu'il existe des classes spéciales à l'école pour enseigner l'allemand aux enfants à l'intérieur même de leurs écoles, je dois aller à Zürich deux fois par semaines pour suivre un cours de langue allemande pour les femmes. Là j'ai fait la connaissance de femmes de différentes nationalités /langues qui vivent une situation similaire à la mienne. Il règne une bonne ambiance, la professeure est très aimable et je sens que fais des progrès. J'aimerais apprendre l'allemand, le français, l'italien, le suisse-allemand parce que si je sais ces langues, la communication avec les autres sera facilitée. Et comme ça j'apprendrai à mieux m'adapter à une nouvelle culture.

Est-ce que la Suisse correspond à l'image que tu t'en faisais ?

Quand j'étais petite, j'imaginais la Suisse comme un endroit très loin et étrange où les gens étaient blancs comme du talc. Maintenant je me rends compte que ce n'est pas tout à fait exact, et qu'il y a de nombreuses personnes de nationalités et cultures différentes. Lors d'une fête de Carnaval à l'école des enfants, j'ai fait la connaissance d'une femme noire, portugaise qui vit là depuis 17 ans. Je l'ai invitée à s'asseoir près

de moi et nous avons discuté elle en italien et moi en espagnol. Elle m'a dit qu'elle appréciait beaucoup le système d'éducation d'ici ; quand elle part en vacances au Portugal sa fille préfère rester en Suisse plutôt que d'accompagner sa famille. Mes enfants parlent encore beaucoup de Bluefields, mais qui sait ce qu'il en sera dans dix ans…
J'apprécie la façon de faire des Suisses, la ponctualité à leur travail et aux réunions, la propreté, et leur sens de l'organisation, mais j'aimerais bien voir un peu plus de sourire.

Berta Marina Cruz Schreiber est une travailleuse sociale salvadorienne. Elle vit en Suisse depuis 1999, année de son retour avec sa famille après un engagement de quatre ans en Bolivie. Avec son mari, elle y était volontaire E-Changer dans le cadre de projets d'Action Internationale pour la Santé, une ONG qui promeut la santé primaire, l'utilisation rationnelle des médicaments, l'allaitement maternel, l'éducation du consommateur. Aujourd'hui, Berta Marina est mère au foyer et très active au sein de diverses associations et organisations.

Comment as-tu fait connaissance avec la Suisse ?

Après avoir travaillé au Salvador dans différents programmes de développement et programmes humanitaires, entre autre avec le CICR par l'intermédiaire duquel j'ai eu mon premier point de référence avec la Suisse et rencontré mon mari Martin, je suis arrivée en Suisse pour la première fois en 1993 afin de connaître ma nouvelle famille et le nouveau environnement. Nous avons séjourné un peu plus d'une année profitant de cette période pour établir des contacts avec différentes ONG en vue d'un nouveau départ pour un pays latino américain. Nous voulions continuer à travailler dans le domaine de la coopération au développement. C'est ainsi que nous sommes partis avec E- Changer de 1995 à 1999 en Bolivie. Nous avons travaillé deux ans en Amazonie et 2 ans dans les vallées andines. Nous sommes rentrés en octobre 1999 et le début de l'intégration fut difficile.

En quoi cela a-t-il été difficile ?

Pour différentes raisons : D'abord un changement énorme après tant d'années d'activité de se retrouver sans travail ; et puis un sentiment de dépendance à cause de mon ignorance de la langue. Je me suis sentie isolée dans un quartier à première vue très tranquille. J'avais l'impression d'être passive. Et puis j'ai été gravement malade et cela m'a beaucoup déstabilisée.

Comment as-tu réagi ?

J'ai réalisé qu'il fallait rapidement trouver des alternatives pour surmonter ma situation. Pour cela il m'a fallu adopter une attitude positive. Tout d'abord étudier la langue allemande et parallèlement établir autant de contacts que possibles au niveau professionnel et personnel. C'est ainsi que je me suis engagée dans plusieurs groupes et associations.

Donc pour toi l'élément clef de l'intégration passe par l'élaboration de contacts ?

Oui, certainement. J'ai développé des contacts dans différents domaines, j'ai participé à diverses activités au sein de groupes de solidarité et de volontariat, et puis j'ai toujours conservé des liens avec mon pays, avec le Sud… Il y a beaucoup à faire pour le Sud depuis le Nord si on le veut… on peut faire beaucoup dans le cadre de la sensibilisation par exemple. L'échange culturel est très important car il motive les gens, - pas seulement les Suisses, mais aussi les personnes d'autres nationalités – à s'intéresser au Sud et à agir, à effacer leurs préjugés par rapport au Nord ou par rapport au Sud. En m'engageant de cette façon j'ai senti que mes compétences comme travailleuse sociale, comme ancienne volontaire et compagne d'un volontaire suisse étaient valorisées…. Ainsi je pouvais vivre entre deux réalités sans perdre mon identité.

Bayardo Flores vient du Nicaragua. En tant que médecin, il était impliqué dans un projet de santé en vue de la mise sur pied d'un programme de dépistage précoce du cancer de l'utérus. Avec sa femme Antonella, laborantine et volontaire tessinoise, ils étaient appuyés par AMCA et GVOM. Depuis 1995 Bayardo est établi en Suisse et il travaille actuellement à l'institut cantonal tessinois de pathologie. Il est membre du Comité de Interagire.

Qu'est-ce qui t'a décidé à venir en Suisse ?

Parmi les principales raisons qui ont motivé ma décision de venir en Suisse je pourrais citer ma propre frustration : un meilleur futur pour la population nicaraguayenne à un certain moment avait semblé possible et réalisable, il a été réduit à néant par la corruption et la trahison des idéaux par ceux qui dirigent les destinées du pays. L'insécurité sociale qui en découle conduit à une augmentation de la violence et de la délinquence…Le système sanitaire est désastreux. De nouvelles valeurs sociales et culturelles ont été imposées et elles renient les racines et les traditions du peuple nicaraguayen.
A cette frustration vint s'ajouter le désir d'offrir à mes enfants la possibilité de grandir dans un environnement plus sûr.

Six ans après, pense-tu avoir fais le bon choix ?

De façon générale, je peux dire que la réalité suisse a répondu à mes attentes en ce qui concerne l'intégration de mes enfants qui s'est passée sans problèmes. Jusqu'à présent, et avec notre aide, ils ont pu acquérir les meilleures valeurs que la société suisse peut offrir et j'espère que cela continuera.
Pour ma part, cette intégration a été un peu plus difficile à cause des grandes différences de culture, de tradition et de d'habitude surtout perceptibles et ressenties par un adulte.
Au niveau professionnel, mon établissement en Suisse a été très positif car je dispose de possibilités et de moyens d'apprentissage et de renforcement de mes connaissances. Et ce d'autant plus que la tranquillité sociale et familiale me permettent de me concentrer sur mes activités professionnelles.

Tu étais fortement engagé au Nicaragua. Est-ce possible à présent de rester engagé ?

Mon adhésion à une ONG telle que Interagire m'a permis d'éviter l'éloignement avec la réalité et les problèmes qui affligent le Nicaragua. De part mon origine et la connaissance que j'ai de mon pays et de son peuple, je pense que je peux aider Interagire à oeuvrer dans le sens d'une coopération souhaitée par les Nicaraguayens.

Journaliste argentin, Sergio Ferrari a été volontaire au Nicaragua avec FSF (E-Changer) de 1984 à 1992. Il travaillait dans des projets d'éducation au sein d'organisations populaires de Ciudad Sandino, à Managua. Il était également actif dans le domaine de l'information.

Qu'a signifié pour toi d'aller en Suisse après 11 ans comme volontaire au Nicaragua ?

Ce retour fut plus qu'un simple retour en Suisse et beaucoup plus qu'un simple départ de mon continent. Cela signifiait quitter pour la seconde fois (dans ce cas un « auto-exil) l'Amérique latine avec tous les défis qu'une émigration de cette nature impliquent.
Pour moi cela voulait dire se confronter aux défis d'être un « visiteur » dans un endroit que je connaissais, mais que je ne considérais pas comme mien. Une pluie de limitations me tombèrent dessus dans ces premiers mois de 1992, tel un ouragan. : la langue que je ne parlais pas (nous nous sommes installés en Suisse alémanique ; les normes culturelles réservées (et par moment indéchiffrable) d'un pays que l'on pourrait presque considérer comme l'antinomie de l'Amérique centrale, les charges bureaucratiques et administratives de la vie quotidienne.
Et puis j'avais également très peur de devoir renoncer à ma profession-passion, le journalisme, en arrivant dans un pays où l'espace médiatique n'est pas si vaste.
Tout ceci ne sont que de « petits soucis » en comparaison d'un thème de fond : J'avais la certitude que le mouvement de solidarité suisse et européen vivait à ce moment (suite à la chute du mur) une crise significative et qu'il ne serait pas facile de trouver les espaces où je pourrais maintenir actives les utopies qui sont le moteur de ma vie.

Comment es-tu parvenu concrètement à surmonter tes difficultés et tes doutes ?

Les obstacles étaient bien là et les premiers six mois de la réintégration familiale ne furent pas chose facile, mais la vie quotidienne a pris son rythme peu à peu en lançant des signaux positifs.
J'ai fait l'effort de m'ouvrir à la langue allemande en suivant différents cours. Je me suis immédiatement réinséré dans le travail du mouvement (FSF)à un moment où l'apport des volontaires de retour était apprécié, valorisé et questionné. Ceci a joué un grand rôle dans ma réintégration en Suisse. En étant élu au sein du Comité, et en participant à la dynamique collective de la révision des statuts et à l'élaboration de la Charte, tout en contribuant au travail d'information/sensibilisation, j'ai pris conscience que les espaces de travail au Nord étaient considérables ; à l'intérieur du mouvement, mais également à l'extérieur.

J'ai maintenu des liens professionnels avec l'Amérique latine en tant que correspondant européen de quelques médias. Cela n'était en aucune manière suffisant pour faire bouillir la marmite, mais cela maintenait ma raison d'être et renforçait ma découverte d'un nouveau rôle : j 'ai peu à peu compris l'importance de chaque initiative pour établir un pont entre le Nord et le Sud et comment moi, latino-américain immigrant, je pouvais participer à cette dynamique. J'ai découvert et me suis inventé un rôle d'acteur dans l'élaboration de ce pont. Mes doutes quant à mon intégration en Suisse se sont petit à petit évanouis.
La reconnaissance au niveau personnel et professionnel de mes amis et de mes collègues est un facteur clef dans ce processus. C'est elle qui m'a revalorisé à un moment où la réalité helvétique ne favorisait pas le développement de l'image que j'avais de moi-même.

Ce passage d'une attitude plutôt pessimiste à un développement au niveau personnel s'appuie sur deux éléments fondamentaux : le relancement du débat autour de la solidarité auquel j'ai pris part, avec la découverte qu'une autre solidarité était possible ; et l'accès à des espaces médiatiques suisses – membre de la rédaction su Courrier, collaborateur de l'agence ENI, ou comme journaliste libre de la Radio suisse internationale ou de la WoZ, etc -. J'ai eu l'opportunité d'utiliser mon expérience professionnelle journalistique à l'intérieur du Mouvement d'E-Changer ainsi qu'à Unité... c'est une expérience quasi magique ou informer et sensibiliser, travailler et militer sont toujours plus indissociables et nourrissent un espace unique qui regorgent de possibilités à inventer et construire !
C'est mon témoignage, celui d'un volontaire de retour, d'un immigrant spécial, d'un latino américain privilégié qui a compris que préserver sa propre identité est le meilleur apport à l'édification d'un monde différent.

Propos recueillis par Berza Marina Cruz Schreiber
Traduction B. Faidutti Lueber

Les témoignages ci dessus montrent que si le début de l'intégration en Suisse n'est pas aisé, les choses s'arrangent grâce notamment :

- aux relations qui se tissent
- à l'apprentissage de la langue
- à l'intégration à des groupes /mouvements de solidarité qui aide à ne pas perdre le contact avec les réalités de son pays d'origine et qui permet depuis le Nord d'apporter quelque chose au Sud
- à la découverte de la culture suisse
- au fait de se sentir valorisé
- à la possibilité de trouver un travail rémunéré.

Ces personnes, «ces immigrés favorisé » peuvent donner beaucoup à la société suisse du fait de leurs compétences et de leur connaissance du Sud. Il faudrait savoir profiter de cette offre en particulier dans le domaine de la sensibilisation. Ainsi on pourrait renforcer le pont Nord/Sud Sud/Nord de façon à orienter la coopération dans un sens plus solidaire et durable, et dans des domaines qui intéressent directement les gens du Sud.

B. M. Schreiber Cruz